

Préface

Je dois ma rencontre avec Emmanuel Petit à un groupe interdisciplinaire, que j'ai rejoint en 2015, et que j'aimerais saluer ici. Il s'agit du LaVeX, un acronyme formé des trois mots : langage, vérité, exactitude — cette exactitude venant taquiner l'« excellence », refrain récurrent de nos milieux académiques depuis quelques temps. Ce groupe, créé par Clément Rossignol-Puech, physicien et Allain Glykos, philosophe, était soutenu par le CNRS et l'université de Bordeaux et nous avons pu partager, avec beaucoup d'enthousiasme, des séminaires mensuels proposés par des collègues de disciplines variées, en sciences et sciences humaines, faisant résonner, dans chacun de leurs champs, les termes du nom du groupe. Ces échanges ont notamment donné lieu à un colloque et à un ouvrage¹.

Le Lavex nous conduit donc à Emmanuel Petit.

L'histoire commence à Limoges, où tu es né. Ton parcours académique en économie s'ouvre avec une thèse de doctorat (soutenue en 1996) consacrée à l'économie mathématique de Léon Walras. Tu t'adonnes à ce moment-là au développement d'outils de simulation, tu évalues les conséquences économiques de la construction du grand marché européen de 1992, tu t'interroges sur l'intérêt d'avoir des économies qui convergent sur le plan européen. Ces questions occupent tout le début de ta carrière, de ta maîtrise de conférence jusqu'à ton agrégation en économie. À tout juste 30 ans, en 1998, après un parcours rapide, tu accèdes à un poste de professeur à l'université de Bordeaux.

Puis surgit un désintérêt pour le sujet traité : tu accueilles et nourris ce détachement, et tu commences à regarder ailleurs.

1. Langage, vérité, exactitude. *Cahiers art et science*, numéro spécial 9, revue annuelle, 9/2017:121-128. Éditions confluences, CNRS/université de Bordeaux.

Tu découvres en 2002, à la lecture de l'article d'une économiste italienne, un livre, *L'économie sans joie*, publié par Tibor Scitovsky en 1976. Cet auteur, économiste classique au départ, évoque dans sa préface l'évolution de sa trajectoire, une inflexion qui le motive, en dépit de la difficulté qu'elle représente, à se diriger vers la psychologie économique qui n'est pas très étoffée à cette époque. Très motivé par l'ouvrage de Scitovsky, l'introduction de la psychologie dans l'analyse économique t'ouvre alors de nouvelles perspectives. Tu trouves, grâce à ce livre, l'énergie et le courage de changer le sujet qui t'occupait jusque-là, et de te réorienter vers une économie marquée par la psychologie et la philosophie des émotions.

Un état de perplexité t'a donc conduit à réinvestir des sujets nouveaux, t'a permis de redonner du sens aux approches précédemment empruntées, et, en somme, à y retrouver de l'émotion !

Tu comprends alors que ton désintérêt était lié à la place de la rationalité dans les modèles économiques. Cette rationalité est revisitée et critiquée de façon radicale, lorsque l'émotion est prise en compte.

Ce tournant a représenté un basculement dans ta carrière, un « trouble » au sens de Charles Sanders Peirce, qui t'a incité à explorer de nouveaux horizons.

Tu publies en 2003 un article dans la *Revue de philosophie économique* qui parle de Spinoza, du contrôle de soi, c'est-à-dire du contrôle de l'émotion par la raison, en économie. Puis, après la rédaction de cet article où tu avais « quelque chose de particulier à dire », tu poursuis ton chemin, à la découverte de ce que révèle la théorie de l'émotion dans différentes disciplines académiques.

Ce voyage vers l'émotion a donc commencé il y a dix-huit ans, et t'apporte à présent le sentiment d'avoir stabilisé un chemin, sur lequel la rencontre récente des textes de John Dewey est décisive. L'exploration et l'approfondissement des questions autour de l'émotion te tiennent à cœur et tu es convaincu que l'univers de l'émotion, dans sa rencontre avec celui des sciences, offre une grande cohérence à l'ensemble.

Ta première lecture de John Dewey a été *L'art comme expérience*, livre daté de 1934 ; il y décrit la finesse de l'émotion esthétique, et qualifie plus avant cette émotion qui s'applique d'ailleurs aussi en dehors du domaine de l'esthétique. Dans son ouvrage intitulé *Expérience et nature*, publié en 1925, John Dewey définit l'émotion comme étant une participation intime à une activité au sein de la nature ou de notre environnement. Cette intimité, le scientifique la partage également avec son objet de recherche.

Tu es à la recherche d'une théorie de l'émotion qui te convienne et qui ne soit pas épuisable, limitée. Pour ce faire tu as exploré des auteurs comme le neurologue Antonio Damasio, le philosophe Pierre Livet, la philosophe Martha Nussbaum, et d'autres autrices et auteurs en philosophie, psychologie, anthropologie. L'ouverture interdisciplinaire autour de la théorie de l'émotion est une évidence, une nécessité. Tu ne te positionnes d'ailleurs pas (uniquement) comme un économiste mais comme quelqu'un dont l'objet d'étude est l'émotion.

La recherche scientifique est une démarche très codifiée, encadrée, et sa pratique a ainsi pris l'habitude de mettre de côté un certain nombre d'éléments (entre autres, les erreurs, les biais, le genre, l'émotion) dont la présence n'est pas souhaitée, au cœur d'un cheminement jugé « acceptable » : la place de ces éléments est hors de sa sphère.

Si, parmi d'autres, la rationalité, la neutralité, la rigueur, la logique, la cohérence, l'objectivité, l'impartialité, l'exactitude ou la précision ont une place de choix parfaitement valorisée dans cette histoire, l'émotion, en revanche, n'a pas lieu d'être à côté d'eux et n'est tout simplement pas censée exister. Pourtant, comme tu vas nous le présenter, l'émotion, au-delà de cette dangereuse « expression de la subjectivité du chercheur » qu'elle représente, constitue d'abord un mode d'accès privilégié à la connaissance. Elle a, de ce fait, une influence sur les différentes façons de pratiquer la recherche. Replaçant ce raisonnement au niveau des actrices et des acteurs de la recherche, la question que tu leur poses dans cette conférence, est de savoir comment la science se construit à partir de l'émotion alors même qu'elle est faite par des femmes et des

hommes qui, le plus souvent, mettent leurs émotions de côté dans leur pratique de la recherche.

En reprenant tes mots, je dirais pour conclure que l'émotion est à la source de notre pratique de la recherche, mais en secret. Nous fabriquons ainsi, sans le savoir, de « l'émotion apprivoisée ».

Le groupe Sciences en questions te remercie d'avoir accepté son invitation.

*Sophie Gerber,
groupe Sciences en questions*